

**Wipszycka, Ewa / Łajtar, Adam**

---

**Deux catholiques 'εκκλησίαι dans le  
Mons Porphyrites**

---

The Journal of Juristic Papyrology 24, 71-85

---

1994

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez **Muzeum Historii Polski** w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Adam Łajtar  
Ewa Wipszycka

DEUX ΚΑΘΟΛΙΚΑΙ ΕΚΚΛΗΣΙΑΙ  
DANS LE MONS PORPHYRITES

Au dossier des *καθολικαὶ ἐκκλησίαι* analysé dans ce numéro du *JJP*, p. 191-212, il faut joindre deux inscriptions trouvées dans le Mons Porphyrites (Désert Oriental). Elles sont connues depuis plus de 150 ans, elles ont été publiées et commentées plusieurs fois, mais malgré cela, elles nous paraissent présenter encore des problèmes. Nous avons cru bon d'en reprendre l'étude, en essayant de les interpréter par rapport aux vicissitudes politico-religieuses du IV<sup>e</sup> siècle.

Notre point de départ est donné par l'édition de A. Bernard, *Pan du désert*, Leiden 1977, nos. 27 et 28, où l'on trouvera des renseignements sur l'histoire de ces inscriptions depuis leur découverte, ainsi que sur les recherches qui les concernent.

1. A. Bernard, *Pan du désert*, no. 27

Plaque de granit abîmée de tous les côtés et dont les dimensions originales étaient de 50 cm x 30 cm x 22,5 cm. Le texte a été gravé à l'intérieur d'une *tabula ansata*. Inscription trouvée à Bir Qattar, au sud du Gebel Dokhan (Mons Porphyrites), à l'extérieur d'un bâtiment à portique, à l'est d'un cours d'eau desséché, au-dessus de Bir Naqat.

Φλαούιος Ἰούλιος  
ὁ διασημότατος  
ἡγεμὼν Θηβαΐδος  
ὁ κατασκευάσας ἐν-

ταῦθα καθολικὴν  
 ἐκκλησίαν· ἐπὶ  
 [Ἄ]τρῆτος ἐπισκό-  
 8 [πο]υ Μαξιμιανοπόλ(εως)

“Flavius Iulius, le très distingué gouverneur de Thébaïde est celui qui construisit ici une église καθολικῆ; du temps où Hatres était évêque de Maximianopolis”.

La construction grammaticale est correcte, mais non conforme au schéma habituel des dédicaces. On s’attendrait à une phrase du type Φλαούιος Ἰούλιος ... κατεσκεύασε ταύτην τὴν καθολικὴν ἐκκλησίαν. La forme insolite de l’inscription semble être due à l’intention de présenter comme un fait extraordinaire l’intérêt que ce personnage, si haut placé dans la hiérarchie administrative de l’Égypte, a témoigné pour la construction d’une église “ici”, c’est-à-dire dans cet endroit désert, très éloigné de la zone habitée et en particulier de la résidence du *praeses*.

A la l. 6, après ἐκκλησίαν, nous proposons de mettre un point en haut, et non une virgule (comme l’a fait A. Bernand). La copie de l’inscription reproduite par J. Drescher<sup>1</sup> montre, entre ἐκκλησίαν et ἐπί, une ligne oblique légèrement courbée, qui suggère une pause assez nette dans le texte.

Dans sa qualité de *praeses* de la Thébaïde, Flavius Iulius n’apparaît qu’ici<sup>2</sup>; mais un Flavius Iulius Ausonius, qui est probablement la même personne, apparaît dans le rôle de gouverneur de la province d’Augustamnica dans quelques papyrus d’Oxyrhynchos<sup>3</sup>. La province d’Au-

<sup>1</sup> Bull. Soc. Roy. Géographie 24, 1951, p. 113.

<sup>2</sup> Il ne figure pas dans la liste des *praesides* de la Thébaïde de *The prosopography of the later Roman empire (PLRE)*, I, Cambridge 1971, p. 1098 sqq.

<sup>3</sup> P. Oxy. I 87; XII 1559; L 3576; 3577; 3578; 3579; LIV 3774; 3775; P. Harr. 65 (de provenance inconnue). Il est très probable que dans *C. Theod.* XII 1, 34, texte daté du 8 avril 342 et où on lit “ad Auxentium praesid(em) Augustamnicae”, le nom “Auxentium” a été écrit par erreur au lieu de “Ausonium”. Sur Flavius Iulius Ausonius, voir *PLRE* I, p. 139-140, s.v. “Ausonius 6”, en outre P. Sijpesteijn, K.A. Worp, *Tyche* 1, 1986, p. 194. Dans son article ‘Count Ausonius’, *Tyche* 7, 1992, p. 8-13, R.S. Bagnall propose d’identifier Flavius Iulius Ausonius, *praeses* de l’Augustamnica, avec Ausonius *comes*, mentionné par *SPP* XX 111. Il pense en outre qu’il pourrait être la même personne que le Iulius Ausonius dont la carrière est présentée dans *PLRE* I, p. 139, s.v. “Ausonius 5”. Cet homme, né aux environs de 288, médecin, *curialis* de Vatasates (Bazas) et de Burdigala (Bordeaux), devint, vers la fin de sa longue vie, dans les années soixante-dix du IV<sup>e</sup> siècle, *praefectus praetorio* de l’Illyricum. Il eut un fils,

gustamnica fut créée en 341. La date la plus ancienne qui soit attestée pour le gouvernement de Flavius Iulius Ausonius dans cette province est le 13 novembre 341 (*P. Oxy.* XII 1559), et la date la plus récente est le 1<sup>er</sup> juillet 342 (*P. Oxy.* LIV 3775). Cet homme semble donc avoir été le premier *praeses* de cette province. Au mois de mars 343, ce poste était déjà occupé par une autre personne, Flavius Olympius<sup>4</sup>. A en juger par la titulature du *praeses* de la Thébaïde et de celui de l'Augustamnica dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, le premier était inférieur au second dans la hiérarchie administrative<sup>5</sup>. Dans cette situation, si Flavius Iulius Ausonius est la même personne que le Flavius Iulius de notre inscription, il a dû exercer ses fonctions de gouverneur en Thébaïde avant 341.

La mention de Hatres, évêque de Maximianopolis, nous permet d'établir une datation plus précise.

La ville de Maximianopolis est attestée dans nos sources du début du IV<sup>e</sup> au début du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Où faut-il la situer? Certainement dans la région des localités actuelles Qena et Kift, peut-être à Qena même (Καινὴ πόλις). Au cours de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, Maximianopolis est mentionnée deux fois en tant qu'évêché. Athanase cite une liste qui lui a été envoyée par Mélitios et qui contient les noms des évêques partisans de

---

nommé lui aussi Iulius Ausonius, érudit, poète, qui fut *praefectus praetorio* et obtint le consulat (*PLRE* I p. 140-141, s.v. "Ausonius 7"). R.S. Bagnall attire l'attention sur le fait que Iulius Ausonius père avait un beau-frère haut placé: c'était Aemilius Magnus Arborius (mort avant 337), rhéteur à Constantinople, ami de Constantin le Grand et éducateur de ses fils (peut-être même de Constance, le futur successeur de Constantin). Il se peut — observe R.S. Bagnall — que ce lien familial ait aidé Iulius Ausonius père — personne d'origine assez modeste — dans sa carrière administrative. Ces hypothèses de R.S. Bagnall s'accordent bien avec l'hypothèse selon laquelle Flavius Iulius *praeses* de la Thébaïde serait la même personne que Flavius Iulius Ausonius *praeses* de l'Augustamnica, ainsi qu'avec la datation que nous allons proposer ci-dessous pour l'inscription en question (325-339). Notre homme serait devenu *praeses* de la Thébaïde au temps où son beau-frère était un personnage influent dans l'entourage de l'empereur.

<sup>4</sup> Cf. *P. Oxy.* XLVIII 3389, du 14 mars 343.

<sup>5</sup> A cette époque, le *praeses* de la Thébaïde est dit *perfectissimus* (en grec διασημότατος, comme dans notre inscription), alors que le *praeses* de l'Augustamnica est dit *clarissimus*. Ce n'est que dans les années soixante du IV<sup>e</sup> siècle que le *praeses* de la Thébaïde devint *clarissimus*.

<sup>6</sup> Sur Maximianopolis, voir H. KEES, *R.-E.*, XIV (1930), col. 2484-2485, s.v.; CALDERINI, *Dizionario*, III 3 (1982), p. 232, s.v.; S. TIMM, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, IV, Wiesbaden 1988, p. 1624-1628.

celui-ci; elle atteste entre autres, pour l'année 325, la présence d'un évêque mélitien ἐν Τεντύραις ἐν Μαξιμιανουπόλει<sup>7</sup>. Le second texte attestant l'existence d'un évêque de Maximianopolis se rapporte à l'année 339. Dans une lettre adressée à Sarapion de Thmouis, Athanase fait savoir que dans cette ville, l'évêque Hatres ('Atras, dans la traduction syriaque), décédé, a été remplacé par Herminos<sup>8</sup>. L'épiscopat de Hatres a donc dû avoir lieu après 325 et avant 339. Cette datation vaut également pour la dédicace de l'église qui nous intéresse. Pour cette période, notre liste des *praesides* de la Thébaïde est vide; Flavius Iulius peut donc y trouver sa place sans difficulté. Il est essentiel de remarquer que le diocèse de Maximianopolis, mélitien en 325, était athanasien sous l'épiscopat de Hatres. Il s'ensuit que l'église construite par Flavius Iulius dans le Mons Porphyrites appartenait aux athanasiens.

Maximianopolis était située à l'endroit où le Nil tourne vers l'est et d'où partaient les routes menant, à travers le Désert Arabe, aux ports de la Mer Rouge. Grâce à sa position, cette ville était un centre d'où l'on pouvait commodément administrer les carrières du Mons Porphyrites (ainsi que celles du Mons Claudianus). *SPP* XX 76 [première moitié du IV<sup>e</sup> siècle] parle des μέταλλα τὰ πρὸς Μαξιμιανουπόλει<sup>9</sup>.

La géographie ecclésiastique, comme d'habitude, suit la géographie administrative: les églises et les carrières du Mons Porphyrites sont soumises à la même ville.

<sup>7</sup> Athanase, *Apologia secunda*, 71 (éd. H.-G. OPITZ, II, 1, p. 150): Παχύμις ἐν Τεντύραις ἐν Μαξιμιανουπόλει. L'interprétation de ce passage fait difficulté. S. TIMM (*op. cit.*, p. 1625) le traduit par "Pachymis in Tentyra/Dendera (und Bischoff NN) in Maximianoupolis"; et il le commente comme suit: "Man darf aus der ungewöhnlichen Textabfolge wohl schließen, daß im Jahre 325 AD das (melitanische) Bistum Maximianoupolis gerade vakant war". Il nous paraît plus simple de supposer que Pachymis était évêque dans les deux villes, Tentyra et Maximianopolis, ce qui n'était pas impossible dans l'Eglise de cette époque. Il faut envisager aussi la possibilité que le texte que nous possédons soit lacuneux: il se peut qu'après Παχύμις ἐν Τεντύραις il y ait eu, dans le texte original, le nom d'un autre évêque — de l'évêque de Maximianopolis.

<sup>8</sup> F. LARSOW, *Die Festbriefe des heiligen Athanasius aus dem Syrischen übersetzt und durch Anmerkungen erläutert*, Berlin 1852, p. 128. Pour la datation de cette lettre, voir A. CAMPLANI, *Le Lettere Festali di Atanasio di Alessandria*, Roma 1989, p. 160-168.

<sup>9</sup> Voir aussi P. Beatty Panop. I 153 [300], où il est question de fournitures qui doivent être envoyées à Καυνή πόλις et qui sont destinées aux carrières.

2. A. Bernand, *Pan du désert*, no. 28

Plaque de pierre (granit?) trouvée sur la route menant du temple de Sarapis aux carrières situées sur la montagne dite Lykabettos, près d'une petite colonne de granit, qui a pu peut-être servir de soutien à la plaque<sup>10</sup>. L'inscription fut copiée pour la première fois par J.G. Wilkinson en 1826, ensuite, en 1898, par W.F. Hume. Des deux copies, celle de Wilkinson semble décidément être la meilleure; par rapport à celle de Hume, elle a en plus la fin de la l. 1, la fin de la l. 3 et toute la l. 4. A un moment indéterminé entre 1898 et 1932, la plaque a disparu. J. Röder a cru pouvoir identifier le ἅγιος τόπος mentionné dans l'inscription<sup>11</sup>.

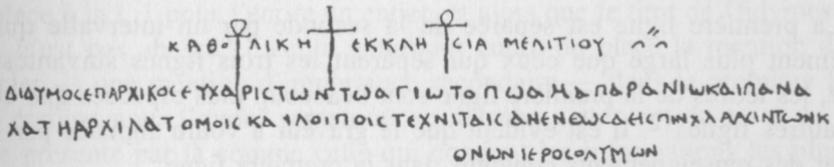


Fig. 1. Copie de l'inscription par J.G. Wilkinson (d'après C.H.O. SCAIFE, *Bull. of the Faculty of Arts, Fuad I University*, III 2, 1935, p. 59)

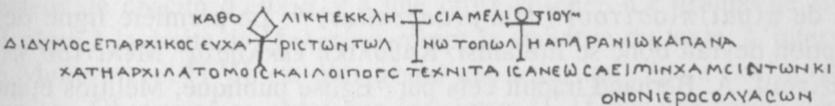


Fig. 2. Copie de l'inscription par W.F. Hume (d'après R. DELBRÜCK, *Antike Porphyrwerke*, Berlin – Leipzig 1932, p. XXIV)

<sup>10</sup> Sur les détails topographiques de la trouvaille, voir C.H.O. SCAIFE, *Bulletin of the Faculty of Arts, Fuad I University*, III 2, 1935, p. 58.

<sup>11</sup> J. RÖDER dans Th. KRAUS, J. RÖDER, W. MÜLLER-WIENER, 'Mons Claudianus, Mons Porphyrites. Bericht über die zweite Forschungsreise 1964', *MDAIK*, 22, 1967, p. 193-194: "Den Ostabschluß des Platzes bildet eine für sich stehende Gebäudegruppe, die aus einem Rechtecksaal mit quadratischer Apsis im Osten und einem westlich vorgelagerten Zweinischenraum besteht. Der Vorbau könnte der Rest eines Martyriums sein. Er ist durch eine Baufuge vom Kirchengebäude getrennt und wird wohl als Dreinischenbau zuerst allein bestanden haben. Im Innenraum des Kirchenbaues befinden sich zwei Reste kleiner rohbearbeiteter Porphyssäulen. Eine Sitzbank zieht sich entlang des Südteiles der östlichen Abschlußwand. Auf dem freien Platz nahe der Kirche wurde der Rest einer Froschlampe aus rötlich-braunem Ton gefunden. Sie gehört dem späten 4., wenn nicht gar dem Anfang des 5. Jhr. an".

- 1 Καθολικὴ ἡ ἐκκλησίᾳ Μελιτίου Π'Π  
 2 Δίδυμος ἐπαρχικὸς εὐχαριστῶν τῷ ἁγίῳ τόπῳ ἅμα Παρανίῳ καὶ Πανα-  
 3 χάτῃ ἀρχιλατόμοις καὶ λοιποῖς τεχνίταις ἀνεύεωσα εἰς (τὴν) χ(άλλ)ασιν  
 τῶν κι-  
 4 ὄνων Ἱεροσολύμων

“Eglise catholique de Melitios Π'Π — Moi, Didymos, fonctionnaire de l'*officium* de l'éparchie, en remerciant ce lieu sacré, je l'ai restauré, ensemble avec Paranos et Panachates, chefs carriers, et les autres artisans, pendant le travail consistant à faire descendre les colonnes destinées à Jérusalem”.

La première ligne est séparée de la seconde par un intervalle qui est nettement plus large que ceux qui séparent les trois lignes suivantes. En outre, les lettres de la première ligne sont beaucoup plus espacées que celles des autres lignes<sup>12</sup>. Il est évident que le graveur a voulu signaler par là la valeur des renseignements contenus dans la première ligne.

Le groupe de signes qui, dans la copie de Wilkinson (et seulement dans celle-ci), figure à la droite du nom Μελιτίου, a été considéré, jusqu'ici, comme un mot abrégé, lié d'une manière ou d'une autre au nom Μελιτίου. Selon D. Meredith<sup>13</sup>, suivi par A. Bernand, on aurait là une abréviation de π(ραι)π(οσίτου) (latin *praepositus*)<sup>14</sup>. La première ligne de l'inscription devrait donc se lire ainsi: Καθολικὴ ἐκκλησία· Μελιτίου π(ραι)π(οσίτου). A. Bernand traduit cela par “Eglise publique. Mélitios étant préposé”; et dans le commentaire, il précise son interprétation ainsi: “Quand Mélétios était préposé (à cette église)”. Ce Mélitios ou Mélétios serait une personne inconnue de nous. Une solution différente a été proposée par J. Dummer<sup>15</sup>. A son avis, Π'Π serait une abréviation de πάπα, terme honorifique qui pouvait être attribué aux évêques et aux presbytres. Μελίτιος πάπας serait le célèbre Mélitios, évêque de Lykopolis et fondateur de l'Eglise mélitienne. Il faudrait donc lire et entendre la première ligne ainsi: Καθολικὴ ἐκκλησία Μελιτίου π(ά)π(α), “église catholique de l'évêque Mélitios”.

<sup>12</sup> Ces deux traits caractéristiques ne se voient que dans la copie de Wilkinson.

<sup>13</sup> D. MEREDITH, *Chr.d'Eg.* 28, 1953, p. 131-133.

<sup>14</sup> Un cas où ΠΠ est l'abréviation de πραιπίσιτος est noté par M. AVI YONACH, *Abbreviations in Greek inscriptions*, Jerusalem 1940, p. 96.

<sup>15</sup> J. DUMMER, ‘Bemerkungen zu einer Inschrift vom Mons Porphyrites’, [dans:] *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*, II, Berlin 1965, p. 293-303.

La première de ces deux lectures nous paraît entièrement fautive, et la seconde, pas tout à fait satisfaisante.

En ce qui concerne la première lecture, il faut objecter que nous connaissons suffisamment bien les structures de l'Eglise en Egypte pour exclure que le terme *πραιπόσιτος* ait pu s'appliquer à une fonction ecclésiastique. Si l'on acceptait la solution *π(ραι)π(οσίτου)*, il faudrait penser que ce Méliotus *πραιπόσιτος* était un officier qui commandait un contingent militaire servant de protection aux ouvriers des carrières et aux fonctionnaires civils responsables de l'organisation du travail. La présence de soldats dans les carrières du Désert Arabe est bien attestée.

Mais cette hypothèse se heurte à deux objections. D'abord, pourquoi aurait-on abrégé si fortement le titre *πραιποσίτου*, alors qu'il y avait assez de place à la l. 1 pour l'écrire en entier, et alors que le titre de Didymos, à la l. 2, n'est pas abrégé? Ensuite, pourquoi aurait-on placé la mention de cet officier — une mention d'importance secondaire — dans la première ligne, qui, comme nous l'avons remarqué, se détache nettement du reste du texte et se présente par là comme celle qui contient les informations les plus importantes?

En ce qui concerne la lecture *Μελιτίου π(ά)π(α)*, observons que la première ligne a été soigneusement organisée par le graveur. Les mots *καθολική* et *ἐκκλησία* sont séparés l'un de l'autre par une grande croix, et à l'intérieur de chacun d'eux il y a une croix ansée<sup>16</sup>. Le groupe de signes Π''Π placé à la droite de *Μελιτίου* rompt la symétrie du texte. L'intervalle entre *Μελιτίου* et Π''Π est plus grand que celui qui sépare *ἐκκλησία* de *Μελιτίου*. Observons en outre que les signes Π''Π ont une forme décidément différente de celles des lettres du reste de l'inscription (leur ressemblance avec les *ρi* qui apparaissent aux lignes 2 et 3 est assez faible). Observons enfin que l'absence d'abréviations dans le reste de l'inscription plaide aussi contre la lecture *Μελιτίου π(ά)π(α)*.

Il nous semble raisonnable d'admettre qu'entre le groupe de mots *καθολική ἐκκλησία Μελιτίου* et le groupe de signes Π''Π, il n'y a pas de lien étroit. Il faut interpréter séparément l'un et l'autre.

Les mots *καθολική ἐκκλησία Μελιτίου* constituent une sorte de *titulus*: "Eglise catholique de Méliotus"<sup>17</sup>. D'accord avec J. Dummer<sup>18</sup> et Annik

<sup>16</sup> Dans la copie de W.F. HUME, la disposition de cette ligne est un peu différente et encore plus symétrique: *Καθο†λική ἐκκλη†σία Μελι†τίου*.

<sup>17</sup> Un *titulus* analogue se trouvait au-dessus de la porte d'une église à Krem, Ledja, Syrie méridionale: *Εἰρήνη πάσι † καθολική | † ἐκκλησία † † ἁγία Ἰ(ησοῦ) Χρ(ιστοῦ) †*. Sur cette inscription, voir E. LITTMANN, D. MAGIE JR., *Greek and Latin inscrip-*

Martin<sup>19</sup>, nous pensons que ce Mélitios ne peut être autre que le célèbre Mélitios de Lykopolis, auteur du schisme qui divisa l'Église égyptienne au lendemain des persécutions de Dioclétien. En ce cas, il est évident que Didymos et les autres hommes qui ont restauré cette église du Mons Porphyrites, étaient des partisans de Mélitios: ils ont écrit le nom de Mélitios à côté de *καθολικὴ ἐκκλησία* comme marque de la foi juste. On comprend ainsi l'appellation, tout à fait insolite, de cette église.

Annik Martin a attiré l'attention sur l'existence d'une tradition d'après laquelle Mélitios, avant d'être envoyé à Phainô en Palestine, aurait été condamné à travailler dans les carrières de la Thébaïde. Puisque le Mons Claudianus n'était plus exploité à cette époque, les seules carrières de la Thébaïde qui pouvaient servir comme lieu de travaux forcés étaient celles du Mons Porphyrites. On peut donc supposer qu'en mettant dans l'inscription le nom de Mélitios, les hommes qui ont restauré l'église en question ont voulu, non seulement manifester le caractère de leur foi, mais aussi rappeler que Mélitios avait été présent et avait souffert en ce lieu.

Quant au groupe de signes Π'Π, puisqu'il n'a pas de lien étroit avec ce qui précède, il faut penser qu'il est un *nomen sacrum* ou une acclamation. Nous proposons d'y voir le nom de Yahvé. Dans les milieux de langue grecque, qui ne connaissaient pas l'hébreu, le tétragramme יהוה était lu, sur la base de la ressemblance visuelle, comme ΠΙΠΙ; et ce nom sacré ΠΙΠΙ pouvait être représenté par deux lettres *pi*. Un témoignage tout à fait explicite au sujet de la genèse du signe ΠΙΠΙ nous est offert par saint Jérôme dans sa lettre à Marcella qui porte le titre *De decem nominibus Dei, Epist. 25*: "... Nonum tetragrammon quod ἀνεκφώνητον id est ineffabile putave-

---

tions in Syria. Southern Syria. The Ledja (= Publications of the Princeton University archaeological expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909, Division III, Section A, Part 7), Leiden 1915, p. 443, no. 802; l'édition antérieure de cette inscription dans Ph. LE BAS, W.H. WADDINGTON, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, III, *Inscriptions*, Paris 1870 (que nous citerons ci-dessous par *LBW*), no. 2519 (réimprimée dans le *DACL*, VI, 2, col. 2089, s.v. "Hauran"), est en partie déféctueuse. Un autre exemple est offert par l'inscription *LBW 2558*, trouvée à Deir Ali près de Damas: *Συν-αγωγή Μαρκιωνιστῶν κώμης Λεβάβων τοῦ Κ(υρίου) κ(α)ὶ σ(ωτῆ)ρ(ος) Ἰη(σοῦ) Χρηστοῦ προνοία Παύλου πρεσβ(υτέρου). τοῦ λχ' ἔτους* (c'est-à-dire 318/9 de n.è.).

<sup>18</sup> Cf. ci-dessus, note 15.

<sup>19</sup> A. MARTIN, 'L'Église et la *khora* au IV<sup>e</sup> siècle', *Revue des Etudes Augustiniennes* 25, 1979, p. 6.

runt et his litteris scribitur: *iod, he, vav, he*. Quod quidam non intellegentes propter elementorum similitudinem, cum in Graecis litteris reppererint, ΠΙΠΙ legere consueverunt”.

La magie de l'antiquité tardive, qui puisait des éléments disparates dans les religions orientales et notamment dans le judaïsme, utilisait le *nomen sacrum* ΠΙΠΙ, en tant que nom d'un dieu puissant qui commande aux puissances infernales<sup>20</sup>. Les chrétiens aussi connaissaient ce *nomen sacrum* et le considéraient comme l'un des noms de Dieu: cela ressort du passage cité de saint Jérôme, ainsi que du fait qu'Evagre Pontique a écrit un traité *Εἰς τὸ ΠΙΠΙ*. En ce qui concerne les textes épigraphiques, le nom ΠΙΠΙ, écrit sous la forme de deux Π, apparaît au début de l'épithaphe d'une femme appartenant à l'Eglise montaniste et portant le nom de Μουντανή, à Eskişehir (Dorylaion) en Phrygie<sup>21</sup>: Π † Π. Λουπίνικος Μουντανῆ συνβίῳ χριστιανῆ πνευματικῆ μνήμης χάρις. Par son emploi de ΠΠ, cette inscription chrétienne de Phrygie nous paraît constituer un cas analogue à celui de l'inscription qui nous intéresse, et confirmer par là notre lecture.

Le terme *ἐπαρχικός* sert à désigner un fonctionnaire du bureau du préfet<sup>22</sup>. En Egypte, il n'est attesté — en dehors de l'inscription en question — que par *P. Oxy.* IX 1223, 22. Ailleurs, il est attesté un peu plus abondamment<sup>23</sup>. Dans l'*ἐπαρχικός* de notre inscription, les éditeurs ont vu

<sup>20</sup> Voir P.A. DE LAGARDE, *Onomastica sacra*, p. 228 sqq.; L. TRAUBE, *Nomina sacra*, München 1907, p. 28; C. BONNER, *Studies in magical amulets, chiefly Graeco-Egyptian*, Ann Arbor 1950, p. 29; S. LIEBERMANN, *Greek in Jewish Palestine*, New York 1942, p. 120, n. 38; M. PHILONENKO, *CRAI* 1979, p. 279-304, avec une discussion détaillée et une riche bibliographie. ΠΙΠΙ seul ou comme élément de noms magiques composés apparaît dans *PGM* III 575; IV 595; *PGM* IV 1984; *PGM* XVII a 1-2. Voir aussi *PGM* III 335: ΠΙΩΠΙΩ.

<sup>21</sup> Cette inscription a été publiée par J. PARGOIRE, 'Epithaphe d'une montaniste à Dorylée', *Echos d'Orient* 5, 1901-1902, p. 148-149. Dans son commentaire, J. Pargoire proposait de voir dans les lettres Π † Π des abréviations de quelque terme théologique, important pour la doctrine montaniste, par exemple du mot *πνευματικός* répété, ou bien de Π(*αράκλητος*) Π(*νεῦμα*). Plus tard, le même auteur, dans l'article "Encore l'épithaphe montaniste de Dorylée", *Echos d'Orient* 7, 1904, p. 53-54, changea d'avis et proposa d'y voir le tétragramme. Un fac-similé de l'inscription est reproduit dans le *DACL* VII, 1, col. 659, s.v. "Inscriptions grecques chrétiennes" (L. JALABERT, R.S. MOUTERDE).

<sup>22</sup> Voir DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae Graecitatis*, s.v., où sont cités des passages d'auteurs tardifs qui permettent de préciser le sens du terme.

<sup>23</sup> Cf. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Paris 1922, no. 119 [Priene, V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.]: Ἰουλιανὸς ἐπαρχικός; D. FEISSEL, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine*, Paris 1983, p. 130-131, no. 134 [Thessalo-

soit un fonctionnaire de la chancellerie du préfet de la province, soit une personne de l'entourage du commandant militaire. La seconde explication est peu probable, car il n'existe pas de textes employant le terme *ἐπαρχικός* pour désigner un collaborateur de l'*ἐπαρχος* militaire.

La formule dédicatoire *εὐχαριστεῖν* + datif apparaît relativement tard dans les inscriptions grecques. Les attestations les plus anciennes semblent dater du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., mais ce n'est qu'au III<sup>e</sup> siècle que les attestations deviennent abondantes<sup>24</sup>. Cette formule est employée aussi bien à l'indicatif (*εὐχαριστῶ*, *εὐχαριστοῦμεν*) qu'au participe du présent ou de l'aoriste (*εὐχαριστῶν*, *εὐχαριστήσας*)<sup>25</sup>. L. Robert ne cite que des inscriptions païennes, mais la formule apparaît également dans des inscriptions juives<sup>26</sup> et chrétiennes<sup>27</sup>.

Le terme *τόπος* apparaît fréquemment dans les textes épigraphiques et papyrologiques d'Égypte, aussi bien païens que juifs et chrétiens, et il désigne des réalités fort différentes<sup>28</sup>. Dans notre inscription, il désigne manifestement la *καθολικὴ ἐκκλησία* qui a été restaurée par Didymos. L'expression *ἅγιος τόπος*, rare dans les documents païens d'Égypte<sup>29</sup>, est très abondamment attestée dans les documents chrétiens du même pays,

nique, 525]: *Μαρτίνῳ τῷ θαυμ(ασιωτάτῳ) ἐπα[ρχικῶ]* ("fonctionnaire d'une des préfectures, probablement celle de l'Illyricum" — D. Feissel); LBW 2760 [Salamine de Chypre, sur la base d'une colonne]: *Λεοντίου ἐπαρχικοῦ*: Ἐρμόλαος Ψυχάρου ἐποίουν; IGLS V 2358 et 2359 [Homs dans la Syrie Centrale]: épitaphes d'un fils et d'une fille d'une personne présentée comme *μέγας ἐπαρχικὸς Καισάριος*; une inscription inédite de Laodicée sur le Lykos, qui est connue par un estampage conservé auprès de la Kleinasiatische Kommission de Vienne et qui sera publiée par Th. CORSTEN dans le corpus des inscriptions de Laodicée sur le Lykos.

<sup>24</sup> Sur cette formule, voir L. ROBERT, *Hellenica*, X, Paris 1955, p. 55-58, avec une très riche liste d'exemples; d'autres exemples dans L. ROBERT, *Anatolia* 3, 1958, p. 120 (= L. ROBERT, *Opera minora selecta*, I, p. 419).

<sup>25</sup> Cf. L. ROBERT, *Hellenica* X, p. 56 n. 2.

<sup>26</sup> Cf. par exemple *CIJ* II 964 [Ascalon]; *CIJ* II 1435 (*CPJ* III, p. 140, 1435a) [inscription de provenance inconnue, achetée à Alexandrie]: - - - *εὐχαριστοῦντε*ς τῷ Θ(ε)ῶ κ(αὶ) τῷ ἁγίῳ τόπῳ - - -.

<sup>27</sup> *IG* XIV 2345; *LBW* 2637 c; *LBW* 2510; *LBW* 2562.

<sup>28</sup> Voir E. BERNARD, 'ΤΟΠΟΣ dans les inscriptions grecques d'Égypte', *ZPE* 98, 1993, p. 103-110.

<sup>29</sup> Elle apparaît dans un *προσκύνημα* gravé sur un rocher à Thèbes Occidentale (A. BATAILLE, *BIFAO* 38, 1939, p. 145, no. 6) et dans *O. Theb.* 616.

surtout s'il s'agit de papyrus<sup>30</sup>. Il est probable que la fréquence de l'emploi de ἅγιος τόπος dans les documents chrétiens est due au fait que cette expression apparaît à plusieurs reprises dans la Bible (aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament), où elle désigne le plus souvent le temple de Jérusalem<sup>31</sup>. La même expression est employée également dans des inscriptions juives d'Égypte, où elle sert à désigner une synagogue<sup>32</sup>.

Le complément d'objet direct du verbe ἀνεύωσα n'est pas exprimé; il doit ressortir du contexte. Selon Meredith, Dummer et A. Bernand, il faut comprendre que Didymos a restauré le ἅγιος τόπος dont il est question dans la phrase participiale (εὐχαριστῶν τῷ ἁγίῳ τόπῳ)<sup>33</sup>. C'est évidemment la seule interprétation raisonnable. A.H.M. Jones et Scaife ont pensé que Didymos avait réparé les routes servant à faire descendre les colonnes des carrières<sup>34</sup>; mais le contexte nous paraît décidément exclure cette interprétation.

L'expression εἰς τὴν χάλασιω équivaut, nous semble-t-il, à ἐν τῇ χαλάσει. Il est bien connu que dans le grec de l'époque impériale εἰς + accusatif tendait à remplacer ἐν + datif<sup>35</sup>.

La datation de l'inscription pose aussi des problèmes, car les personnes mentionnées ne sont pas connues par ailleurs. L'histoire des carrières du Mons Porphyrites ne nous aide pas beaucoup. Certainement on y a travaillé aux temps de Dioclétien et de Constantin le Grand, quand le porphyre était très à la mode; mais les trouvailles archéologiques faites sur place<sup>36</sup> prou-

<sup>30</sup> Voir la liste des attestations dans le *WB*, s.v.

<sup>31</sup> Cf. par exemple Is. 60, 13; 2 Mac. 1, 29; 2, 18; 8, 17; Mt. 24, 15; Act. 6, 13; 21, 28 b.

<sup>32</sup> *CIJ* II 1435; 1436; 1437 (*CPJ* III, p. 140, nos. 1435a, 1436, 1437).

<sup>33</sup> D. MEREDITH, *Chr. d'Eg.* 28, 1953, p. 131-133. J. DUMMER, *op. cit.*, p. 294. A. BERNAND, *op. cit.*, p. 72.

<sup>34</sup> SCAIFE, *op. cit.*, p. 58-61, où sont rapportées des remarques de A.H.M. Jones.

<sup>35</sup> Εἰς + accusatif au lieu de ἐν + datif apparaît déjà dans le Nouveau Testament (très souvent dans l'évangile de Luc); cf. F. BLASS, A. DEBRUNNER, *A Greek Grammar of the New Testament*, Chicago 1961, § 205-206. Le remplacement de ἐν + datif par εἰς + accusatif n'est qu'un aspect du processus de la disparition graduelle du datif dans la langue grecque des époques romaine et byzantine. Sur ce phénomène, voir J. HUMBERT, *La disparition du datif en grec*, Paris 1930.

<sup>36</sup> M.J. KLEIN, *Untersuchungen zu den kaiserlichen Steinbrüchen an Mons Porphyrites und Mons Claudianus in der Östlichen Wüste Ägyptens*, Bonn 1988, p. 112-113. Nous n'avons pas vu le livre de R. et D. KLEMM, *Steine und Steinbrüche im Alten Ägypten* paru en 1993.

vent que l'exploitation a continué (au moins sporadiquement) jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. La seule donnée qui semble fournir une base pour une datation plus précise que celle qu'a adoptée A. Bernand (IV<sup>e</sup> siècle), c'est la mention de la *χάλασις* des colonnes destinées à Jérusalem. R. Delbrück a proposé<sup>37</sup> d'y voir une allusion aux travaux entrepris par Constantin le Grand et Hélène aux alentours de 335. Cette hypothèse nous paraît possible, mais indémontrable.

I.I.E. Hondius<sup>38</sup> a accepté cette hypothèse, mais à son avis, seules les lignes 2-4 auraient été gravées vers 335: la ligne 1 devrait être datée du temps des persécutions et du début du conflit entre les partisans de Mélitios et ceux de Pierre, évêque d'Alexandrie, c'est-à-dire des années 305-306. Cependant, il est totalement impossible qu'au cours des persécutions, les autorités, qui surveillaient strictement les chrétiens condamnés aux travaux forcés dans les carrières, aient permis à ceux-ci non seulement de construire un bâtiment pour leur culte, mais aussi d'y mettre une inscription indiquant la destination du bâtiment. L'idée de Hondius n'a été acceptée par personne.

A.H.M. Jones<sup>39</sup> a cru pouvoir dater l'inscription assez tard, un peu avant 361, sur la base du fait que dans ces années, Constance II favorisait les mélitien contre Athanase: la faveur impériale expliquerait que les dirigeants des carrières aient permis, en ce moment, aux mélitien de construire un lieu de culte dans le Mons Porphyrites. Cependant, si nous sommes sûrs qu'en 305-306, les dirigeants des carrières ne pouvaient qu'être hostiles aux chrétiens condamnés aux travaux forcés, nous ne croyons pas que les fluctuations de la politique ecclésiastique de Constance II aient pu déterminer le comportement de gens qui vivaient au milieu du Désert Arabique. Il est parfaitement possible qu'à un moment quelconque du IV<sup>e</sup> siècle, un groupe de mélitien ait construit une église et y ait mis l'inscription en question, sans trop se soucier de ce que les autorités à Alexandrie, voire à Constantinople, pensaient des schismatiques.

\*

\* \*

<sup>37</sup> R. DELBRÜCK, *Antike Porphyrwerke*, Berlin – Leipzig 1932, p. XXIV.

<sup>38</sup> *SEG VIII* 647, p.114.

<sup>39</sup> Dans des notes communiquées à C.H.O.SCAIFE et publiées dans l'article cité de ce savant, p. 59-60.

A qui servaient les deux églises auxquelles se réfèrent les deux inscriptions? Certainement au personnel des carrières, aussi bien civil que militaire. Nous doutons qu'elles aient servi également aux rares habitants du Désert Arabique, les Sarrasins, car il n'est pas probable qu'au IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme ait été largement accepté par ces tribus vivant en dehors du monde civilisé. Quant aux moines, on ne peut pas exclure qu'il y en ait eu au Mons Porphyrites, mais il n'existe aucun indice ni aucun témoignage de leur présence.

Les deux inscriptions ont beaucoup en commun entre elles. Elles ont été trouvées dans la même zone, elles se rapportent à la construction ou à la restauration de lieux de culte du même type, elles contiennent enfin la même expression *καθολικὴ ἐκκλησία*. Les deux groupes de chrétiens qui fréquentaient ces lieux de culte se trouvaient au même niveau hiérarchique dans l'organisation ecclésiastique. Les deux églises (au sens matériel du mot: les deux bâtiments), avec leurs inscriptions, ont coexisté, au moins à partir d'un certain moment, à peu de distance l'une de l'autre.

Quel sens faut-il attribuer à l'épithète *καθολικὴ* dans ces deux inscriptions? Vu le caractère de l'habitat du Mons Porphyrites, on ne peut évidemment pas penser que *καθολικὴ ἐκκλησία* désigne ici une église principale ou paroissiale. L.A. Tregenza<sup>40</sup>, suivi par A. Bernand, a cru pouvoir supposer que l'expression désigne une église publique, ouverte à tout le monde, et non seulement aux membres d'une communauté ou à des moines. Cette interprétation est certainement fautive, anachronique. Au IV<sup>e</sup> siècle, toutes les églises étaient ouvertes à tout le monde. Celles des lares semi-anachorétiques ne font pas exception. Nous ne connaissons pas non plus, pour l'antiquité tardive, de cas où une chapelle appartenant à une confrérie serait destinée exclusivement aux membres de celle-ci. Ces hypothèses une fois écartées, il ne nous reste qu'à entendre *καθολικὴ*, dans les deux inscriptions en question, au sens de "Église universelle". Vivant dans le désert, les auteurs des textes de ces deux inscriptions ont voulu manifester que leur communauté était une parcelle de l'Église embrassant tous les fidèles du Christ: c'est pourquoi ils ont appliqué un terme prestigieux à ce qui n'était qu'une modeste chapelle, dont les dimensions correspondaient aux besoins religieux du petit groupe présent sur place.

On pourrait penser que cette interprétation est contredite par ce qu'Épiphane de Salamine nous rapporte au sujet des mélitiens:

<sup>40</sup> L.A. TREGENZA, 'Notes on the Roman roads and stations in the Eastern Desert', *Bulletin of the Faculty of Arts* 11 (2), 1949, p.146-150.

“Mélitios et beaucoup d’autres allèrent en exil, ayant été condamnés à l’exil dans les mines de Phainô [...] Et Mélitios en prison, pendant le voyage, dans chaque région et dans chaque localité, en passant, ordonnait des clercs — des évêques et des presbytres et des diacres — et construisait des églises séparées. Ceux-ci ne communiaient pas avec ceux-là, ni ceux-là avec ceux-ci. Et chacun inscrivait sur sa propre église — ceux qui avaient reçu l’ordination de Pierre et qui avaient les vieilles églises, inscrivaient ‘église universelle’, ceux qui avaient reçu l’ordination de Mélitios, inscrivaient ‘église des martyrs’”<sup>41</sup>.

Ce témoignage concernant les mélitien a joui pendant longtemps d’une bonne opinion. Puisqu’Epiphane a séjourné en Egypte, on imaginait qu’il avait eu l’occasion de recueillir sur place des renseignements dignes de foi sur les schismatiques. Cependant, Annik Martin a critiqué habilement cette opinion, en mettant en relief les erreurs commises par Epiphane<sup>42</sup>.

En tout cas, même si l’on accepte le témoignage cité ci-dessus, on n’est pas obligé de penser, sur la base de celui-ci, que les mélitien n’employaient jamais, pour parler de leur communauté, l’épithète *καθολικὴ*. Le récit d’Epiphane se rapporte aux temps des persécutions et au début du conflit. C’est dans l’atmosphère de cette époque que les mélitien, voulant insister sur les souffrances subies et le sang versé par leurs martyrs, ont été amenés à adopter le terme “Eglise des martyrs”. Cela ne veut pas dire qu’ils aient renoncé à considérer leurs églises comme des parties de l’Eglise universelle. La notion de catholicité était si profondément liée aux principes de la foi chrétienne qu’il n’est pas croyable qu’il ait pu exister un groupe rejetant le terme *καθολικὴ ἐκκλησία*.

Ce raisonnement se trouve confirmé par un document ayant trait aux mélitien et publié par Brian C. McGing<sup>43</sup>. Ce papyrus a été trouvé dans une jarre enfouie dans les ruines d’un centre monastique de Labla. Deux autres papyrus qui, avec celui-ci, faisaient partie d’un même ensemble, sont connus depuis longtemps (*SB* I 5174 et 5175, respectivement de 512 et de 513). Le texte en question est de 511; c’est un acte par lequel un moine mélitien, vivant à Labla, donne ses dispositions au sujet d’un *μοναστήριον*.

<sup>41</sup> Pan. 68, I, 4 (*GCS* Epiph. III, 141).

<sup>42</sup> Nous regrettons de ne pas pouvoir nous référer à un endroit précis de son livre sur l’Eglise en Egypte au IV<sup>e</sup> siècle, qui reste encore inédit. Pour le moment nous renvoyons à son article: ‘La réconciliation des lapsi en Egypte. De Denys à Pierre d’Alexandrie. Une querelle de clercs’, *Rivista di Storia e Letteratura religiosa* 22, 1986, p. 261.

<sup>43</sup> B.C. MCGING, ‘Melitian monks at Labla’, *Tyche* 5, 1990, p. 85-91.

Les témoins de cet acte sont Apa Hol et Tourbos, *πρεσβύτεροι ἁγίας καθολικῆς ἐκκλησίας Μελεйтиανῶν ἐν ὄρῳ Λαύλα*. Les mélitiens, au début du VI<sup>e</sup> siècle, n'éprouvent donc pas de répugnance à appeler *καθολικὴ ἐκκλησία* leur propre église. Ils n'ont d'ailleurs pas une attitude hostile envers les non-mélitiens: en effet, les trois autres témoins de cet acte sont Anoup, Pamoutios et Samba, *πρεσβύτεροι ὀρθόδοξοι ἐν ὄρῳ Λαύλα*. Des représentants de deux courants qui jadis étaient opposés l'un à l'autre de façon irrécyclable, collaborent entre eux sans difficulté. La curieuse expression "église catholique des mélitiens dans le monastère de Labla" est, elle aussi, digne d'être notée: elle confirme le soupçon que les mélitiens, après le IV<sup>e</sup> siècle, n'aient plus existé que dans des milieux monastiques.

Revenons-en aux deux églises *καθολικαί* du Mons Porphyrites. Si nous avons raison de supposer que les deux églises ont été en fonction à une même époque, il est facile d'imaginer pourquoi les mélitiens ont tenu à appeler leur lieu de culte *καθολικὴ ἐκκλησία*: face aux athanasiens, il proclamaient hautement que c'était eux, et seulement eux, qui appartenaient à l'Église universelle.

[Warszawa-Köln\*]

[Warszawa]

Adam ŁAJTAR

Ewa WIPSYCKA

\* Bourse d'études de l'Akademie der Wissenschaften und der Literatur zu Mainz, Stipendienprogramm für jüngere polnische Geistes- und Gesellschaftswissenschaftler.